

LE BULLETIN DE LA FERME

REVUE HEBDOMADAIRE POUR LA FERME ET LE FOYER RURAL

Coopération,
Élevage,
Aviculture,
Industrie laitière.Association des Éleveurs de Bétail Holstein
Friesian (Section de la province de Québec)
Société des Éleveurs de Bovins Canadiens.

Volume XXIII—Henri Gagnon, Président

QUÉBEC NOVEMBRE 1935

Frs Fleury, Gérant—Numéro 45

Une pensée par semaine
vis aux jeunes mamans

Les malheurs de la Crèche pourraient-ils être prévenus et empêchés? Oui, certainement, à condition de s'y prendre d'avance, de dix à quinze années auparavant. Mais comment donc? En soignant l'éducation religieuse du tout jeune enfant, en lui formant dès le jeune âge une conscience droite et loyale, en imbibant pour ainsi dire sa conscience d'esprit surnaturel.

L'amour de Dieu, c'est la maman qui l'inculque avec les premiers catéchismes. Pourquoi tant négliger, tant retarder, si mal faire la prise de possession de l'âme enfantine au nom du Roi des rois?

Ah! le beau tableau de la petite maman, expliquant, chaque jour, les images du catéchisme à son bambin ou sa bambine attentifs et ravis! Plus tard, ceux-ci la vaudront toujours pour guide de leur conscience plus éveillée; à leurs yeux elle s'aurole d'une sorte de sacerdoce; ils voudront respecter ses conseils comme des messages d'En Haut, ils voudront vénérer sa présence et son autorité comme de la digne représentante, de la chargée d'affaire du Père des cieux; et ainsi, soit à l'autel, soit au cloître, soit à un nouveau foyer, seront conduits sans encombre, par l'influence évangélique de la maman, les bambins et bambines bien catéchisés.

Pour vous guider dans les débuts de l'entreprise, jeunes mamans, voyez-vous le CATECHISME PITTORESQUE (180 pages, 180 illustrations, 600 courtes réponses, à l'usage des commençants, de leurs parents et de leurs maîtres, 3^e édition; 15^e mille en trois ans. Répond évidemment à un besoin).

Par la poste, 20 sous, franco.

Demandez le CATECHISME PITTORESQUE, c'est-à-dire rempli de gravures sur bois.

En vente dans les principales librairies et à La Crèche, 680 bis, Chemin Ste-Foy, Québec.

Le soin de chèvres en hiver

Comme l'élevage des chèvres est en progrès constant au Canada, il n'est pas étonnant de proposer de faire remarquer que les chèvres exigent à peu près les mêmes soins que les vaches laitières. Il faut les abriter pendant les pluies, froides; en automne, il faut les rentrer dans la chèvrerie tous les soirs. On doit les renfermer de plus en plus à mesure que le temps se refroidit, et en hiver ne les laisser sortir qu'une fois par jour pour prendre leurs ébats. Le meilleur fourrage est le foin de trèfle ou de luzerne; il faut en donner deux fois par jour, autant que les chèvres peuvent en consommer promptement sans en laisser. Elles sont aussi friandes de racines sous forme de navets ou de betteraves fourragères et on peut leur en donner régulièrement. L'avoine doit être le grain principal; on le donne deux fois par jour, matin et soir. On peut ajouter à l'avoine de cinq à dix pour cent de tourteau de lin ou 25 pour cent de son. Les chèvres mangent plus ou moins de grain suivant leur capacité individuelle; on donnera donc à chacune d'elles ce qui paraît être la quantité nécessaire pour la porter à produire le plus de lait possible. Les chèvres aiment brouter et l'on pourra satisfaire leur désir sous ce rapport, dit M. A.-A. MacMillan dans le bulletin récemment publié sur "L'élevage de la chèvre au Canada", par le Ministère fédéral de l'Agriculture, en jetant dans la cour où elles sortent pour prendre leurs ébats quelques branches apportées du bois.

PROPOS COURANTS

Pour compenser le déficit de production du beurre aux Etats-Unis, en mai dernier, les Américains ont importé quelque 23.000.000 de livres de beurre.

M. le Dr Charron, sous-ministre adjoint de l'Agriculture à Ottawa, représentait le gouvernement fédéral à la Convention de la Société d'Industrie Laitière à Rivière-du-Loup.

La récolte canadienne de sucre et de sirop d'érable exprimée en piastres et cents pour 1935 a été de \$3,522,420., une augmentation de 15.8% sur celle de 1934 qui était évaluée à \$3,040,600.

Durant la semaine finissant le 5 octobre, le fret transporté par chemins de fer représentait 58,634 wagons. C'est la plus forte semaine de trafic de marchandises rapportée depuis le début de cette année.

Le cheptel laitier de la Nouvelle-Zélande s'est accru de 500,000 vaches depuis l'année 1929. Cet accroissement a coïncidé avec la baisse générale des prix. A noter que près de 40% des patrons qui alimentent les fabriques ont des troupeaux de moins de dix vaches.

On vise moins là-bas à la quantité qu'à la qualité des vaches laitières.

L'écart de poids permis entre les volailles emballées dans une même caisse ne doit pas dépasser un quart de livre pour les poulets mignons et de grill; ½ lb pour poules et plus gros poulets; pas plus de 3 lbs pour les oies et les dindons. Quant aux dindons et aux oies on demande que l'écart individuel soit réduit à 2 livres. L'écart de poids entre les canards emballés dans une même caisse ne doit pas dépasser une livre par tête.

QUÉBEC—Le commerce de gros et du détail accuse quelque amélioration sur l'an dernier. Les rentrées sont passables ou bonnes. Le mouvement touristique au cours de la saison a été plus fort que l'année précédente. Les fabricants de confection sont occupés. La soie naturelle et la soie artificielle ainsi que la laine maintiennent leur production presque à plein rendement, mais le coton marche au ralenti. Activité plus grande dans la chaussure et tannerie. Les facteurs de meubles, sauf de rares exceptions, ont eu pas mal d'ouvrage. Le bâtiment, bien qu'encore peu actif, s'améliore. Les marchés du bois restent inactifs et les travaux d'abatage s'annoncent moins considérables la prochaine saison. La production de papier-journal en septembre excède fortement celle de septembre 1934, et la demande se soutient bien. Les œufs et les produits laitiers sont en bonne demande et à des prix plus forts. Le marché des animaux vivants reste généralement tranquille, mais une certaine demande persiste pour le bétail laitier de la part des acheteurs américains.

Une bonne classification stimule la vente d'un produit. Rares sont les personnes qui n'aiment pas être parfaitement rassurées sur la qualité et l'état sanitaire des produits qu'elles achètent. C'est une grande satisfaction que celle de savoir que l'on reçoit bien valeur égale sinon supérieure à l'argent que nous déboursions.

Depuis que le gouvernement fédéral a institué le système de marquage de la viande de bœuf, les catégories "De choix", marque rouge, "Bonne", marque bleue, sont choisies de préférence aux autres.

Les chiffres qui suivent en disent assez long sous le rapport de la bonne classification des produits:

En août 1935 la quantité de bœuf marqué vendue se montait à 3,509,913 livres, faisant monter le total pour les huit mois de l'année à 27,823,692 livres, soit approximativement 640,000 livres de plus que pendant la période correspondante de 1934; 6,848,527 livres de plus qu'en 1933; 13,529,389 livres de plus qu'en 1932; et 15,950,028 livres de plus qu'en 1931, lorsque le système a été organisé.

Les abeilles et l'acide tartrique

On conseille toujours aux apiculteurs d'ajouter une petite quantité d'acide tartrique au sirop de sucre qu'ils fournissent à leurs abeilles pour leurs provisions d'hiver, dit le rapport courant de 1930-31-32 du Service de l'apiculture, du Ministère fédéral de l'Agriculture. On prétend que l'emploi d'acide tartrique empêche le sirop de se granuler et aide les abeilles à intervertir le sucre. A la Ferme expérimentale centrale, Ottawa, on a donné beaucoup de sucre aux abeilles tous les hivers sans y ajouter l'acide tartrique et il ne paraît pas que les abeilles aient souffert de l'absence de cet acide. En outre, à en juger par les résultats des expériences qui ont été conduites pendant trois ans, il semble qu'il soit tout à fait inutile d'ajouter de l'acide ou tout autre agent à une solution composée de deux parties de sucre et d'une partie d'eau pour l'alimentation des abeilles en hiver. Il a été démontré dans ces expériences que jamais une solution de sucre et d'eau ne s'est recristallisée dans les rayons des abeilles et que l'inversion du sucre s'est produite tout aussi bien que lorsqu'on ajoutait à cette solution de l'acide tartrique, ce qui montre bien que les abeilles n'ont nullement besoin d'aide en ce qui concerne l'inversion du sucre.

DANS LES PAYS NOUVEAUX

Les fils des agriculteurs des vieilles paroisses du Québec peuvent connaître l'agriculture, peuvent être des spécialistes dans diverses cultures, surtout s'ils sont passés par les collèges d'Agriculture, mais assez rarement connaissent-ils le défrichement des terres nouvelles.

Quand ils en parlent, c'est comme s'ils racontaient une histoire terrifiante, au soir de la Toussaint, passant tout près du cimetière, tant ils voient le défrichement des terres sous un jour sombre.

Rien de surprenant s'ils sont portés à juger de la colonisation, non d'après la réalité, mais d'après l'idée qu'ils s'en font.

Le défrichement des terres nouvelles n'est pourtant pas aussi terrible que tout cela. Il est vrai que c'est un dur métier; qu'il faut, au défricheur, une intelligence supérieure à la moyenne pour réussir son exploitation, mais en définitive, c'est faisable et peut être réussi par des hommes d'une capacité ordinaire... à la condition qu'ils travaillent raisonnablement tous les jours, aussi bien de la tête que des bras, à la condition qu'ils sachent que l'économie est indispensable dans ce genre de travail quand on veut réussir, et qu'ils ne s'imaginent pas que tout cela peut se faire en un an.

Les fils des cultivateurs des vieilles paroisses et les cultivateurs qui ont des difficultés à rencontrer les paiements des dettes contractées aux temps où tout se vendait cher, trouveraient avantage à s'établir sur des terres nouvelles, comme celles des pays de l'Abitibi et de la Gaspésie, par exemple.

Ils auraient plus de chances de réussir parce qu'ils n'ont pas à acheter la terre à haut prix; parce qu'ils peuvent compter sur l'aide gouvernementale pour le défrichement, pour le labour, pour la construction des maisons, des écoles, des écoles-chapelles; parce qu'on leur accorde des soins gratuits quand ils sont malades, et enfin, dans les pays nouveaux comme l'Abitibi, parce que les prix payés pour les produits de la ferme sont supérieurs à ceux offerts dans les vieux centres.

Aussi, parce que les impôts sont moins élevés et que l'ambiance dans les pays nouveaux porte à faire moins de diverses dépenses jugées indispensables dans les vieilles paroisses parce que c'est de bon ton.

Beaucoup de ceux qui ne croient pas à la colonisation changeraient d'opinion, si seulement ils vouldaient aller visiter les pays nouveaux!

Et pourquoi n'y iraient-ils pas?
J.-ERNEST LAFORCE.